NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED

Bureaux : 323 rue de Chartres,
Entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE.

SOMMAIRE.

L'Agence de Gloire.
Le Trois.
Les amis, poésie, J. Gentil.
Une heureuse journée.
"Premières années."
La Tendresse, feuilleton du dimanche.
Mondanités, chiffons.
L'Actualité, etc., etc.

TEMPERATURE

Du 5 octobre 1901.

Thermomètre de S. A. L. Ochsner, Opticien, No 145 rue de Chartres. Entre Conti et Bienville.

	Fahrenheit	Centigrade
7 h. du matin....	64	17
Midi.....	78	25
3 P. M.....	78	25
6 P. M.....	74	23

L'ŒUVRE DE M. ROOSEVELT.

Dans tous les pays et sous toutes les formes de gouvernement, les manifestations des chefs d'Etat ont le don d'attirer, de captiver les attentions des populations et parfois même de donner le ton à l'opinion publique, surtout quand elles ont lieu dans des circonstances solennelles qui rappellent un passé glorieux ou douloureux. C'est ainsi que la venue à la Nouvelle-Orléans de M. McKinley, il y a quelque temps a produit parmi nous une si profonde sensation. Un malentendu qui ne s'est que trop prolongé au détriment de la République, divisait l'Union en deux parts qui semblaient irréconciliables. Tout le monde déplorait cet état de choses, mais personne ne songeait sérieusement à y mettre un terme.

Il a fallu qu'une guerre éclatant au moment même où l'on y pensait le moins, appelât les hommes du Nord et les hommes du Sud sous les mêmes drapeaux, et leur administrât le baptême du sang pour leur faire comprendre, par le cœur plus encore que par l'esprit, qu'ils étaient tous de la même famille, que tous appartenaient à la fraternité nationale, et que tous enfin étaient Américains au même titre et au même degré.

Il faut rendre au glorieux et infortuné McKinley cette justice : il est le premier des hauts fonctionnaires du Nord qui ait reconnu franchement et proclamé officiellement le phénomène qui, resté longtemps à l'état latent, venait de se révéler tout à coup, à la face du soleil : la complète et cordiale union du Nord et du Sud et la disparition absolue de tout esprit sectionnel. C'est au moment même où venait de se sceller cette union, où une nouvelle ère semblait s'ouvrir qu'a eu lieu l'épouvantable attentat qui a mis en deuil toute la République. Une balle de revolver tirée par un misérable incapable de comprendre l'horreur de son acte, remettait en question toute cette œuvre, fruit de plus de trente ans de patience et de fidélité de la part du Sud. On connaissait les idées et les sentiments de l'homme qui vient de disparaître, mais on ignorait ceux de son successeur improvisé. De là, les inquiétudes qui bouleversèrent les esprits et les regards anxieux qui se fixèrent sur la Maison Blanche.

M. Roosevelt allait-il suivre les traces de son devancier, ou, arrêtant brusquement sa marche, rejeter l'œuvre de l'Union de dix ans en arrière ?

Les craintes ne furent pas de longue durée. On apprit bientôt que le nouveau Président n'était ni un homme du Nord, ni un homme du Sud, ou plutôt qu'il était tous les deux à la fois, appartenant également à chacune des deux sections autant par les convictions et les sentiments que par les liens du sang, qu'il ne se targuait que d'un titre, celui de citoyen américain, et que quand il s'agissait de l'honneur et du bien-être du pays, il n'y avait plus à ses yeux de républicains ni de démocrates, mais rien que des Américains. Un peu plus on eut dit qu'il penchait de préférence du côté du Sud. Il n'en était rien, cependant.

Il conservait entre les deux sections un juste équilibre, une impartialité froide et raisonnée, et il ne continuait l'œuvre d'union de M. McKinley que pour l'accentuer davantage et la perfectionner. M. Roosevelt n'en est encore qu'à ses débuts, et il a déjà posé tous les jalons qui indiquent la route qu'il doit suivre. Il y avait encore une ligne bien connue qui séparait les deux grandes sections de la république. Cherchez la sur la carte qu'il s'est tracée, dans toutes les explications qu'il se plaît à donner à ce sujet, vous ne la trouverez plus nulle part.

L'Union telle qu'il la comprend, telle qu'il veut la réaliser est bien celle que nous rêvons depuis longtemps, sans ligne de démarcation, sans solution de continuité, sans heurt dans les sentiments et les aspirations.

Ainsi pétrie, cristallisée, organisée, telle que l'entend M. Roosevelt, les Etats-Unis deviennent vraiment une nation, et la plus forte nation qu'on puisse rencontrer sur le globe.

Gloire à M. Roosevelt s'il parvient à accomplir son œuvre ; elle est si belle qu'on est tenté de la considérer comme un rêve.

UNE Prophetie de Labiche.

Hé quoi ! direz-vous, Labiche prophète ; Labiche, l'auteur de "la Cagnotte", du "Plus heureux des trois", du "Chapeau de paille d'Italie"; Labiche, le père immortel de tant de glorieux fantoches; Labiche, le Shakespeare de la farce ; Labiche, devenu l'émule d'Ezéchiel et de la sibylle de Cumes ; vaticinant sur le trépied ! Mais, parfaitement ! Il ne le cède à aucun des prophètes les plus huppés, jusque parmi les contemporains. Vous connaissez la prédiction de Cazotte, décrivant, en 1788, à un brillant souper, le poison, le rasoir ou l'échafaud qui attendaient bientôt chacun des nobles et riants convives. Nous savons malheureusement que cette étonnante prophétie fut rédigée après les événements par plume de La Harpe. Joseph de Maistre, qui se piquait d'une habileté spéciale à ce tir à la cible dans les ténèbres de l'avenir, qui est le jeu des devins, a rencontré quelquefois fort juste, par exemple lorsqu'à l'avènement de Bonaparte il saluait dans l'usurpateur le sergent fourrier de la Providence chargé de préparer le retour des Bourbons. Henri Heine, poète et prophète vers les années quarante, conjurait les Français de se défier de la bonhomie allemande ; il voyait venir l'invasion, la débâcle et la colonne Vendôme couchée à terre par les communistes internationaux. Labiche ne le cède en rien à ces célèbres annonciateurs.

Le 8 juin 1848, en pleine agitation révolutionnaire, il faisait représenter pour la première fois sur le théâtre de la Montansier (depuis le Palais-Royal) un à-propos en un acte mêlé de couplets, intitulé : "le Club champenois" et recueilli à la fin du tome III de ses Œuvres complètes. Cette sombre date précède de deux semaines seulement la tempête sanglante des journées de juin. Un des personnages comiques quitte la scène pour aller examiner en badaud les travaux du Champ de Mars, où devait se recruter la formidable émeute. Au milieu de l'appréhension générale, admirons la joviale sérénité de Labiche. Il reçut du ciel le don presque divin de tourner tout au gai, de n'apercevoir, comme les dieux de l'Olympe, la cruauté, l'injustice et la détresse des pauvres humains que sous l'angle du ridicule et de la bouffonnerie.

Les grotesques que Labiche met en scène ne nous apparaissent pas seulement avec les traits de passagères silhouettes à la mode du moment; on reconnaît en eux des types d'aujourd'hui, devenus seulement plus nets, plus accusés. C'est le jeune socialiste bourgeois qui se présente aux élections sous le masque d'un candidat ouvrier : "Si vous me demandez mes titres à moi, pauvre prolétaire, s'écrie ce farceur, je vous répondrai en vous montrant mes mains calleuses (il les cache derrière le dos). Travailleurs! je connais vos misères, j'ai sondé vos souffrances, j'ai su les partager. A moi seul il appartient, etc..." Puis vient le nègre socialiste. Il distribue des brochures, reçoit des coups de pied dans le derrière, mais ne siège pas encore au Parlement. Cet autre novateur joyeux proclame "le droit de vivre en se reposant" et voilà formulée, un demi-siècle à l'avance, l'ingénieuse théorie du "droit à la paresse" que M. Paul Lafargue oppose au droit au travail de Louis Blanc. Vous trouverez enfin dans le "Club champenois" jusqu'à la caricature d'un certain genre de nationalisme: Chauvincourt a pour devise ; "Je suis républicain, vive l'empereur !"

Mais arrivons à l'étonnante prophétie, d'ailleurs inconsciente, page 488, scène XVI. "Le monsieur dans la salle" vient d'acheter un journal. Il interrompt les acteurs pour lire au public une incroyable nouvelle : " Nous tenons de source certaine " qu'à la suite d'un festin S. M. " l'empereur de Russie, ne pouvant maîtriser son enthousiasme, a porté un toast à la République." Cette fantaisie où Labiche se plaît à nous montrer l'image du monde renversé est devenue une réalité qui réjouit le patriotisme français. Et n'est-ce point le cas de répéter une fois de plus, avec La Rochefoucauld : "En France, tout arrive."

L'antiseptique du Dr Tichenor est le plus merveilleux remède du dix-neuvième siècle. Il conserve la peau fraîche, l'empêchant de s'enflammer, et cicatrise les blessure comme par magie. Demandez-le à votre pharmacien.

GALERIE ARTISTIQUE.

Les futurs personnages de notre théâtre de la rue Bourbon.

Saison 1901-1902.

Nous recevons de M. Roberval la lettre suivante :

Paris, 20 septembre 1901.

Monsieur le Rédacteur de l'Abeille.

Cher Monsieur :

Ayant été chargé des fonctions de directeur artistique de la troupe de Grand Opéra devant jouer au French Opera House de la Nouvelle-Orléans pendant la saison 1901-1902, je me permets de vous adresser avec la présente quelques biographies sur les principaux artistes appelés à paraître devant le public de la Nouvelle-Orléans l'hiver prochain.

Le départ de la troupe est fixé au 2 novembre du Havre par le steamer "La Savoie" viâ New York et son arrivée à la Nouvelle-Orléans aura lieu plus que probablement le onze novembre.

Les débuts de la saison auront lieu le mardi 19 novembre 1901.

Il est certain que la troupe de cette année est une des meilleures qui se soient présentées à votre public. La plupart de ses membres sont universellement connus et ont fourni une carrière théâtrale qui ne laisse aucun doute sur le succès de la prochaine saison de grand opéra.

Je ne crains pas d'ajouter que la troupe de la Nouvelle-Orléans peut facilement supporter la comparaison avec les autres principales troupes d'opéra.

Espérant que vous voudrez bien, comme par le passé, prêter votre gracieux appui à l'institution du "French Opéra de la Nouvelle-Orléans" je vous prie d'agréer Monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

Le directeur artistique,
A. ROBERVAL.

Madame Jane Fœdor

PREMIÈRE CHANTEUSE FALCON

Du Théâtre Royal de la Monnaie de Bruxelles, y reçut dès ses débuts (en l'année 1894) une consécration aussi éclatante que mémorable. La charme puissant de sa belle voix, joint à un talent rare de tragédienne lyrique, révéla aussitôt aux vrais dilettante, l'éminente chanteuse falcon dont la carrière artistique ne devait plus être qu'une suite brillante de succès.

Sur les grandes scènes d'Opéras, à Paris, à Nice, à Lyon, Bordeaux, Madame Fœdor s'est toujours élevée de plus en plus vers son idéal de perfection bientôt atteint. Nimbée d'une auréole d'ovations, d'enthousiasmes, elle a déjà conquis (il y a quatre ans) en Amérique, à la Nouvelle-Orléans surtout, les suffrages si précieux du public américain. Quelle inoubliable saison fut celle de 1897 à la Nouvelle-Orléans:

Qui ne se souvient des triomphantes soirées de la Navarraise, où Madame Foedor, la créatrice du rôle d'Anita la Navarraise, y fut admirable d'émotion tragique. Madame Foedor nous revient avec de nouveaux rôles sensationnels et dramatiques, dans lesquels elle fera revivre, avec son talent toujours plus affirmé, sa voix chaude et éclatante, les belles soirées d'antan que le public de la Nouvelle-Orléans n'a jamais oubliées.

Monsieur Karloni

1ER BASSE CHANTANTE

Karloni est sorti du Conservatoire, classe de Barbot et fut engagé de suite au Théâtre royal de la Monnaie de Bruxelles, où il débuta dans le rôle de Hagen de Sigurd. Il y chanta successivement Rocco, le rôle superbe de Fidelio de Beethoven— le Roi de Lohengrin— les Maîtres Chanteurs— le Roi d'Ys, etc,— et toujours il fut impeccable dans les créations aussi bien que dans le répertoire.

Engagé par le regretté Carvalho à l'Opéra Comique de Paris il y chanta la Navarraise, Mireille, Lakmé, le Barbier, etc., et reçut toujours l'accueil le plus flatteur. Ensuite Karloni chanta sur toutes les grandes scènes de France et de l'Etranger, Anvers, Lyon, Marseille, Lille, Bordeaux, Le Caire, La Haye, Milan, etc.

Karloni remplira à la Nouvelle-Orléans l'emploi de première basse chantante; c'est une excellente acquisition et son succès n'est pas douteux.

Mademoiselle Rachel Laya, Galli-Marié.

le DUGAZON—le CHANTEUSE D'OPÉRETTE.

Une charmante artiste, à la voix large et belle, d'une sonorité puissante, Mademoiselle Laya réalise le type parfait de la Dugazon et porte crânement le travesti. Ce sera un superbe page Urbain.

Mlle Laya a fait sa carrière à Genève, Lyon, Toulouse, Tunis et à Spa plusieurs saisons d'été de suite. Cet été elle a chanté à Biarritz, où on la redemande pour la prochaine saison.

Mlle Laya interprétera les rôles de première Dugazon—Galli-Marié, ainsi que des premières chanteuses d'opérette, genre dans lequel elle est très appréciée en France.

Comme Galli-Marié, c'est une superbe Carmen, comptant aussi parmi ses rôles Santuzza de Cavalleria et Anita de la Navarraise.

C'est encore une artiste de valeur à laquelle les applaudissements ne feront pas défaut.

Monsieur Paz

TÉNOR LÉGER

Débuta à 20 ans à Marseille, comme ténor léger et demi-caractère dans le rôle de Faust.

Engagé par M. Grau pour la saison de Covent Garden de Londres, il y interpréta tous les rôles légers à côté de M. Jean de Rezcké.

De Londres, il alla à La Haye, Anvers, —Engagé au théâtre lyrique de Paris, il y créa "Lovelace" opéra en 4 actes.

La dernière saison fut l'Opéra de Nice (Saison 1900-1901).

Alternativement pendant la saison d'été, M. Paz se fit applaudir dans des concerts symphoniques à Dieppe, Vichy, et Aix les Bains.

M. Paz est un élégant cavalier et un excellent comédien doué d'une fort jolie voix qu'il saura faire apprécier.

L'OPERA FRANÇAIS.

On nous avait annoncé depuis quelques semaines que nous n'aurions pas, cet hiver, de Théâtre Français à la Nouvelle-Orléans.

Sur quoi était basé ce racontar, tout au moins peu bienveillant. Il y a quelques jours nous apprenions que cette nouvelle malencontreuse était fausse. Non seulement on nous annonçait une excellente troupe de grand opéra, mais on nous donnait une liste complète des principaux sujets qui la composent. Nous citerons entr'autres le nom de Mme Fœdor, une des meilleures falcons de la scène française, une renommée européenne qui, plus est, n'est pas une inconnue à la Nouvelle-Orléans, attendu qu'elle s'y est fait chaleureusement applaudir pendant toute une saison au théâtre de la rue Bourbon.

On n'ignore plus aujourd'hui que le directeur de cette troupe d'une valeur tout exceptionnelle, n'est ni plus ni moins que M. Roberval, de la célèbre agence dramatique Roberval, de Paris, qui a si souvent envoyé à nos impressarii des sujets de premier ordre.

Le plus puissant démenti qu'il put donner à ceux qui ont fait courir ces bruits fâcheux, c'était de se mettre lui-même à la tête de la troupe et lui donner son nom.

Il faut donc nous attendre cette année à une brillante saison d'opéra, à une saison plus brillante que toutes celles qui l'ont précédée. Nous avons déjà cité bien des noms qui tous ont attiré l'attention publique et fait tressaillir de joie un grand nombre de nos amateurs.

Ajoutons que la troupe est toute faite et toute prête à prendre la mer. Elle arrivera parmi nous vers le commencement de novembre et débutera avant le 15 du mois prochain.

Préparons nous donc à faire à ces excellents artistes l'accueil qu'ils méritent et auquel leur passé leur donne droit parmi nous.

Nous reviendrons bientôt sur cet intéressant sujet. Il nous faut une brillante saison d'opéra et nous l'aurons bien certainement.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

GRAND OPERA HOUSE.

"Money Mad."

Fidèle à l'heureuse habitude qu'il a prise de donner ses premières de chaque semaine le dimanche, en matinée, ce qui lui assure infailliblement une salle comble, attendu qu'aucun autre théâtre n'est ouvert à cette heure, le Grand Opera House produit aujourd'hui, à 2 heures de l'après-midi, une pièce toute nouvelle qui attirera certainement la foule : "Money Mad", interprétée par l'excellente troupe Baldwin-Melville.

La pièce, essentiellement américaine, est très émouvante. Elle nous transporte à Chicago où se passe la scène dont le héros est un chef de bandits, de faux monnayeurs.

Inutile d'ajouter que les scènes qui se pressent les unes sur les autres sont extrêmement dramatiques.

Nous nous bornerons à dire que le drame a été brillamment monté et que les décors sont de toute beauté. Citons, entr'autres la retraite de M. Cochranes, les contrefacteurs et le pont de la rue Clarke à Chicago.

Dans "Money Mad" il y en a autant pour le plaisir des yeux que pour le plaisir des oreilles.

THEATRE CRESCENT.

Le Prisonnier de Zenda.

C'est avec regret assurément que les amateurs de bouffonnerie ont vu disparaître, ce matin, de l'affiche du Crescent "Shooting the Chutes", mais ils sont appelés à voir ce soir un drame superbe et depuis longtemps déjà populaire : "The Prisoner of Zenda", qui sera suivi à la fin de la semaine de "Ruppert of Hentzau" qui est une suite de la première pièce. Le second drame est plus émouvant encore que le premier et non moins populaire.

Ajoutons que, au quatrième acte, il y a des tableaux d'un effet saisissant, ainsi que des chœurs écrits par un musicien de premier ordre.

On nous affirme que la plupart des places ont été prises d'avance.

Nous ne nous en étonnons pas. Il y a longtemps que le public du Crescent n'a assisté à de pareils spectacles.

Foule ce soir au Crescent.

THEATRE TULANE

Après une semaine consacrée à la tragédie, le Tulane revient à la comédie. Ce soir, première du "Bourguemestre", comédie très émouvante et très amusante.

Cette pièce que tous les amateurs de la Nouvelle-Orléans connaissent, interprétée cette fois par une troupe de premier ordre dans laquelle nous remarquons les noms de Herbert Cawthorn, Eugène Stanford, Ernest Salvator, Edith Yenington, Ida Hawters, Madeleine Winthrop.

Un chœur nombreux doit exécuter des ensembles que l'on dit superbes.

"The Bourguemaster", est une comédie mêlée de chants, comme on vient de la voir. La pièce provoque un continuel éclat de rire.

La troupe Grau.

Rappelons que la vente des billets pour les représentations de la troupe de Maurice Grau commencera jeudi prochain, 10 octobre, pour les premiers abonnés, et le samedi 18 octobre, pour les derniers abonnés.

Les billets seront livrés aux abonnés les 21 et 22 octobre.

La vente pour les places hors de l'abonnement commencera le mercredi 23.

La première représentation est fixée au 31 octobre et la dernière au 2 novembre.

L'antiseptique du Dr Tichenor n'est pas un liniment ni un baume ; c'est un liquide qui ne tâche pas. Une composition rationnelle, scientifique et chimique. C'est le remède reconnu le meilleur de tous ceux offerts au public pour blessures, brûlures. Son usage interne est excellent pour les coliques et les affections intestines.

VIN MARIAN

Tonique Fameux dans le Monde Entier

Restaure les Forces Vitales. Parfaitement sûr et digne de confiance. Il donne des forces et de la vigueur au corps, au cerveau et aux nerfs.

Tous les Pharmaciens. Refusez les Substitutions.

Athénée Louisianais

CONCOURS DE 1901.

L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année :

"VICTOR HUGO, AUTEUR DRAMATIQUE."

Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1902 inclusivement.

L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille.

Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir.

Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible, sur papier écolier réglé, avec une marge et seulement sur le recto et les lignes. Il ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits, ouvre seulement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix, pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable.

Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée.

La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix.

Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme.

Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus.

Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours.

Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir.

Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire perpétuel,
BUS. ROUEN,
P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans

BULLETIN FLUVIAL.

Nouvelle-Orléans, 5 octobre 1901.

Fourni par le Bureau Météorologique à la Nouvelle Orléans, Département de l'Agriculture des Etats Unis.

Etiage à 8 heures A. M.

Stations.	Pointe hauteur à la rive, pieds.	Ligne du danger, pieds.	Hauteur, pieds.	Changements du 24 à la dernière heure.
St-Paul	.....	14	2.7	0.0
Davenport	10	15	2.0	0.0
St. Louis	32	30	2.9	+0.1
Cairo	44	45	8.6	—0.3
Memphis	32	33	4.3	—0.5
Helena	43	42	9.2	—1.0
Vicksburg	44	45	9.6	—0.8
Rivière Rouge	.....	.....	.....	.....
Nlle-Orléans	9	16	4.9	—0.8
Melville	.....	21	11.2	0.0
Omaha	.....	18	.....	.....
Kansas City	.....	21	8.0	—0.2
Pittsburg	30	22	5.9	—0.2
Cincinnati	45	50	8.9	+0.2
Louisville	.....	25	4.0	+0.2
Nashville	.....	40	3.5	—0.2
Chattanooga	83	33	4.4	—0.1
Fort Smith	.....	22	0.8	+0.2
Little Rock	.....	23	1.4	—0.1
Arthur City	.....	27	3.5	0.0
Fulton	10	28	3.9	—0.1
Shreveport	21	29	0.6	—0.2
Alexandria	32	33	0.4	—0.1
Barbre	.....	.....	.....	.....
Camden	26	29	3.5	—0.1
Monroe	.....	40	0.8	—0.2

pas mal trouvé, n'est-il pas vrai ? Eh bien ! poursuivez.

—Non !

Ce refus claqua sec, comme un soufflet.

—Ah ! Et pourrait-on savoir les raisons qui vous déterminent?

—Les mêmes que celles qui vous décident. Vous ne voulez pas venir avec moi, à cause du jeune Marcel Bardier. Moi c'est à cause de lui que je veux que vous m'accompagniez.

—Seriez-vous jaloux ?

—Je le suis.

—Voilà qui est très nouveau et vous m'en voyez surprise !

—C'est la diversité des sensations qui fait l'agrément de la vie !

—Alors vous croyez ?....

—Que ce jeune blondin a su vous plaire plus qu'il n'était prévu dans notre programme. Or, si j'étais disposé à vous laisser le séduire dans l'intérêt de nos affaires, je ne suis pas enclin à vous permettre de flirter avec lui pour l'amour de l'art. La comédie est finie, baissons le rideau, et ne continuons pas la scène d'amour dans la coulisse.

—Vous êtes un amant fort pratique, Cesare....

—Ne le savez vous pas ?

—J'ai été une maîtresse très généreuse....

—Je vous en rends grâces....

—Mais, je prétends n'agir qu'à ma fantaisie, qui aujourd'hui n'est point de vous obéir !

Ils se toisèrent, ainsi que deux lutteurs qui vont en venir aux prises. Cesare, l'œil étincelant de colère, les lèvres retroussées sur ses dents blanches. Sophia très calme et les paupières baissées, comme si elle se défiait de son regard. L'Italien fit un effort sur lui-même, adoucit l'expression de son visage, et parlant avec une bonhomie affectée :

—Voyons, car, ne nous fâchons pas, causons de bonne amitié. Nous avons toutes les raisons du monde d'être indulgents l'un pour l'autre : nous nous connaissons si bien. Dites moi ce que vous avez résolu. Je n'en suis pas à un effort près pour vous complaire. Est-ce une semaine de liberté que vous voulez ? Après ces huit jours prenez-vous l'engagement de venir nous retrouver à Venise ? Mon Dieu ! nous pouvons être complaisants les uns pour les autres. Je connais l'humaine faiblesse. Si vous avez un caprice, eh bien ! satisfaites-le. Je me figurerai que je ne suis que le frère de Mme Vignola et, quand je retrouverai Sophia, je ne lui garderai pas rancune de son coup de folie. Est-ce cela qu'il faut pour vous contenter ?

Elle étira ses beaux bras et dit en soupirant :

—Je ne sais.

—Mais il faut que je sache, moi.

—Etes-vous devenu stupide, Cesare, que vous parlez à la baronne Grodzko, comme à une bourgeoise quelconque ? On dirait que vous avez oublié ce qu'elle est quand sa fantaisie l'entraîne.... Vous me faites de la peine, mon ami. La fréquentation de Lichtenbach vous abrutit. Il faudra cesser de le voir. Vous me paraissez bourgeois et popote, et vieux jeu !

—Vous vous moquez de moi !

—Non !

—Vous refusez de me promettre de venir me rejoindre?

—Quand j'ai quitté Zypiatine pour vous, me suis-je embarrassée de lui ?

—Vous avouez donc que vous voulez me quitter ? grinça l'Italien, qui blêmit.

—Mon cher, vous saurez cela plus tard. Pour le moment j'ai une envie immodérée de ne plus vous voir....

—Ah ! cette fois, vous parler franc ! Mais oubliez-vous que nous avons bien des secrets terribles en commun ?

—Je ne l'oublie pas plus que je ne vous engage à vous en souvenir.

—Ce qui veut dire ?

Les paupières de Sopia se relevèrent et de ses yeux jaillit un regard dont Agostini fut ébloui :

—Ce qui veut dire que si, pour ma sécurité, il fallait que vous disparaissiez, je ne donnerais pas cher de votre existence....

—Vous me menacez de mort ?

—Imbécile ! Vous savez bien que si vous aviez le malheur de dire un mot qui pût éclairer sur nos entreprises, il y a cinq personnes, au moins, qui vous tueraient à l'instant....

—Mais les affaires de l'association ne sont pas vos affaires à vous, et vous n'ignorez pas que je connais les unes aussi bien que les autres....

—Ecoutez, Cesare, des gens comme nous, sous peine de se perdre, doivent marcher d'accord. Toute dissension les met à la merci de leurs adversaires. Il faut que nous nous servions les uns les autres avec une abnégation complète. Toute exigence égoïste détruit le faisceau des forces qui doivent concourir au succès commun.

—Eh ! Avez vous la prétention d'imposer l'insensibilité à des gens qui vivent avec une intensité cent fois plus grande que les autres humains ? Vous oubliez que je vous aime, moi, et que je vous veux, entendez vous, Sophia, sans concurrence et sans partage...

—Et comment vous y prendrez vous pour me contraindre, je vous prie ?

—D'une façon très simple. Je ferai savoir à Marcel Baradier ce que vous avez fait, avant de vous consacrer aux investigations internationales et aux curiosités diplomatiques, et nous verrons si sa tendresse pour vous résistera, par exemple, au récit de l'anecdote de Ségovie....

Sophia devint si pâle que Cesare eut peur lui-même de l'impression qu'il avait produite. Elle grinça des dents, piétina comme une bête traquée, saisit le revolver qu'elle avait pris à l'arrivée de Hans, et le braquant sur l'Italien :

—Ah ! canaille, tu ne trahiras plus personne !

Mais, avec une agilité extraordinaire Agostini sauta sur elle, lui leva le bras en l'air pour que le coup ne pût pas l'atteindre, et tordant sans pitié ce blanc poignet de femme il s'empara de l'arme qu'il mit dans sa poche avec tranquillité. Puis regardant Sophia d'un air résolu :

—Passons-nous au poignard, pendant que nous y sommes ?

Elle se laissa tomber sur un siège :

—Chien ! Tu as osé lever la main sur moi ! Tu en seras puni.

—Bon ! c'est entendu. Je me soumets d'avance à la punition, mais ne continuons pas à perdre notre temps à des fadaises. Est-il admissible que l'homme qui a été choisi par la comtesse Grodzko pour être son compagnon d'existence se laisse berner comme un petit garçon ? Je suis le mâle. Sophia, ne l'oubliez pas ! Je vous autorise à me haïr, je vous défends de me mépriser ! Voilà la première fois que nous mesurons nos griffes. Vous pouvez constater que les miennes sont plus dures que les vôtres. Ne recommencez pas la lutte, car je vous traiterais sans galanterie !

Elle secoua la tête, regarda sa main meurtrie et dit, déjà plus soumise :

—Vous m'avez fait mal, Cesare !

—A qui la faute ? Ma parole, je crois que vous avez eu un moment de folie ! Vous me bravez en face, pour ce godelureau ! Savez-vous que je vais le tuer !

—Je vous le défends ! cria t-elle avec force.

—Je serai enchanté de vous obéir, dit-il galamment. Je ne demande qu'à vous complaire. Entre nous deux, il y a une différence. Moi je suis plein d'égards pour vous, je vous traite comme une souveraine, tandis que tout, dans votre attitude, dans votre langage, dans votre ton, me ravale au rang d'un laquais ! Est-ce convenable ?

Elle ne répondit pas. Il fit quelques pas, puis se rapprochant d'elle :

—Jamais je ne vous ai vue emballée à ce point, dit-il avec une douceur raisonnante et comme compatissante. Que diable ce garçon vous a-t-il donc appris ? Je dois me défier vous désormais moi qui avais en vous une foi complète ! Est-il possible de croire que, tout à l'heure, vous avez songé à me casser la tête ? Et après, s'il vous plaît, qu'auriez-vous fait de mon corps ? Votre amoureux serait arrivé. Il aurait trouvé du sang partout et un cadavre au milieu du salon ? Comment lui auriez-vous expliqué la chose ? Vous voyez bien Sophia, que vous avez eu une crise de démence. Et tout cela, pour qui et pourquoi ? C'est à en rougir ! Mettez en balance, avec les petits plaisirs d'amour que vous rêvez, les immenses intérêts qui vous sollicitent, et, de bonne foi, décidez si les uns peuvent l'emporter sur les autres ? Vraiment, il faut que les femmes soient, par moment, possédées du diable pour qu'une créature d'élite telle que vous ait pu en venir à des extravagances pareilles !

Il la regardait du coin de l'œil, en développant son argumentation, et la physionomie qu'il lui voyait ne le satisfaisait pas encore. Il poursuivit :

—Nous n'avons et ne pouvons avoir de force qu'en nous appuyant les uns sur les autres. Moi, je compte sur votre beauté, et vous, vous devez vous fier à mon adresse et à mon courage. Partout où nous passons, votre rôle est de séduire. Le mien est de vous défendre. Y ai-je jamais manqué ? Lorsque le colonel de Bredmann, l'an dernier, à Vienne, a tenu sur votre compte, par dépit, des propos qui ont paru déplacés, ai-je hésité à le provoquer et à lui mettre le lendemain, au Prater, six pouces de sabre dans la gorge ?

La suite à dimanche prochain.

Buvez la "Sparkling Abita Water", $1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.